

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 98 (1953)
Heft: 8

Artikel: Pénétration en Russie 1941
Autor: Le Bret
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342541>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pénétration en Russie 1941

Le Rgt. inf. 485 formait avec le 463 et le 483 la 263^e Div.

Il avait été mis sur pied en septembre 1939, la plupart de ses cadres provenant de l'actif : les hommes en étaient à leurs 5 semaines d'instruction lorsque la guerre éclata. Après la campagne de France, le rgt. formait une troupe d'élite. Et à son arrivée dans *la région de Varsovie le 3 mai 1941* il venait de subir un entraînement intensif de 9 mois sur les bords de l'Atlantique. Celui-ci fut poursuivi et l'on porta l'accent sur la traversée d'un cours d'eau large de 300 m. pour se préparer sur celle du Boug, qui formait la frontière entre le « Gouvernement général de l'Allemagne » et la Russie. Supposant la rive orientale de ce fleuve fortement occupée, le cdt. rgt. reconnut personnellement (et sous l'uniforme d'un garde frontière) les endroits les plus propices à une traversée et les emplacements de toutes les armes, légères, moyennes et lourdes.

Le Feldmarschall von Kluge, cdt. la 4. A. témoigna l'importance qu'il accordait à la lutte antichar en exigeant que chaque officier (et presque tous les sous-officiers) terrés dans un trou, s'habituent au passage d'un char au-dessus d'eux.

Le 22 juin 1941, à l'aube, mon rgt., le 485^e, avait été renforcé de :

- 1 gr. obusiers légers (pièces cal. 75 mm. de l'art. Div.)
- 1 cp. de can.-inf. du rgt. 483 (6 pièces cal. 75 mm. ;
2 pièces cal. 155 mm.)
- 1 cp. de lance-mines (pièces cal. 81 mm.)
- 2 canons d'assaut sur chenilles (cal. 75 mm.)

Les hommes avaient encore peine à croire que nous allions entrer en guerre contre la Russie. A 0515, un feu d'enfer de toutes nos armes enleva leurs derniers doutes. En peu de temps, les munitions d'un jour de combat étaient épuisées sur les fortins et ouvrages reconnus, mais ils se révélèrent inoccupés. Si nous ne reçûmes aucun coup de feu, nos lance-mines nous mirent dans une fâcheuse situation. Le brouillard artificiel créé par eux obligea nos hommes à mettre leur masque à gaz pour protéger leurs yeux et empêcha au début toute orientation. L'avance se poursuivit ainsi, sur plusieurs kilomètres sans que l'ennemi se montrât.

Dans les villages polonais, la population nous reçoit à bras ouverts. Le staroste y va de ses souhaits de bienvenue et sur le tapis blanc d'une table ornée de fleurs, nous offre le pain, le sel et le vodka traditionnel.

Vers 1000, apparaissent soudain 7 avions russes que 3 de nos chasseurs mettent en fuite, et le soir, après avoir franchi une seconde position russe organisée, mais non défendue, le rgt. s'établit en quartier d'alarme dans une localité.

Le 23 juin, alors qu'il se dispose à la quitter, il est surpris soudain par une grêle de balles provenant de tous côtés. Nos corvées d'eau avaient reçu du feu de tranchées établies à 200 m. de la localité. Convaincus qu'il devait s'agir d'une méprise et que ce feu provenait de nos propres troupes nos chasseurs de chars s'élancèrent en jeep en agitant leur casque. Résultat : 1 sgt. tué 2 sous-officiers blessés par une trentaine de Russes qui se laissèrent abattre jusqu'au dernier. La cp., chargée d'épurer le bois dans lequel ils se trouvaient, perdit plusieurs morts et de nombreux blessés.

Cet épisode nous ouvrit les yeux sur l'adversaire que nous allions combattre, car même les Russes gravement blessés épuisèrent leurs munitions plutôt que de se rendre. A noter que mon rgt. se trouvait alors à plusieurs kilomètres derrière les éléments avancés de la division.

Retardé quelque peu par cet incident, le rgt. reprit sa

marche et put se rendre compte par les nombreux morts et blessés qui bordaient sa route, des durs combats, qu'avait dû livrer le rgt. 483, qui nous précédait. Son adjudant avait été abattu environ 2 km. derrière le front, à deux pas d'un champ de blé, alors qu'il se rendait du PC rgt. à celui du bat. avancé. Toute une école d'aspirants officiers lancée dans la lutte, avait été anéantie après avoir combattu avec l'énergie du désespoir.

Autre incident caractéristique : d'un avion russe descendu, s'échappe le pilote en parachute. Avant de se suicider, il abat quelques-uns de mes hommes qui s'étaient précipités pour le faire prisonnier.

Jusqu'au 26 juin, aucun ennemi ne se présente, mais nous sommes constamment alarmés. Bien que les chars de Guderian soient devant notre division, on signale à tout instant — et faussement — des chars russes à l'avant, ce qui crée une certaine nervosité dans les rangs. L'autostrade Varsovie-Smolensk, est réservée aux Pz. Div. et à leur ravitaillement, nous devons nous contenter de pistes sablonneuses. Souvent, le cdt. de CA vient s'informer de notre situation à bord de son hélicoptère (Fieseler-Storch). « L'avance est générale, me dit-il, je n'en sais pas davantage. » Je pouvais jusqu'au Rgt. 483, pour en apprendre un peu plus car on entendait le bruit des canons.

Après une nuit passée sur la route, je reçus l'ordre oral suivant du cdt. de Div. : « Enfermé dans le chaudron de Minsk, l'ennemi tente de s'en échapper. Vous l'en empêcherez sur telle et telle ligne ». Tandis que je fais reconnaître la position par les bat., le cdt. de CA donne personnellement l'ordre d'attaquer au-delà de celle-ci. C'est la seule fois durant toute cette campagne, que j'enfourchai mon cheval pour aller aviser mes cdt. de bat. Tous ces objectifs furent atteints presque sans combat. Je disposais à ce moment-là du *rgt. inf. 485* (moins un bat.), d'un gr. de l'art. div., d'un bat. art. mot. à grande portée, d'une comp. de chasseurs de chars de la Div., de 4 canons d'assaut (Sturmgeschütz).

L'attaque ennemie me surprit au moment défavorable où j'étais en train de regrouper mes forces pour passer de l'offensive à la défensive et où mes flancs n'étaient que faiblement appuyés. C'est *mon* secteur qui eut à supporter tout le poids des masses d'inf. russe, qui, à l'aide de chars et d'une artillerie, tirant fort heureusement mal, cherchaient à rompre le cercle. Je n'eus que le temps de me nicher à la hauteur des PC de bat.

L'infanterie russe fut écrasée et mes bat. purent facilement réparer les rares brèches de leur part. Mais les chars, sauf quelques-uns mis hors de combat devant la ligne principale de résistance, réussissent à percer. Comment mes hommes allaient-ils se comporter ? A ma grande satisfaction, ils réagirent courageusement et avec habileté. Tapis dans leurs trous, ils laissèrent passer les chars au-dessus de leurs têtes, puis surgirent, pour tirer sur l'infanterie qui les accompagnait et incendier ensuite les monstres qu'ils ne craignaient plus. L'un se dirigea vers mon trou. Lorsque je relevai la tête après son passage, je le vis écraser de tout son poids l'un de mes canons antichars. Peu après je fus rejoint par mon adjudant à peine remis de l'émoi causé par le passage d'un char au-dessus de son trou.

Tandis que l'inf. tenait solidement à l'avant apparurent soudain 2 chars de 52 tonnes. Bien qu'ils eussent attiré le feu de toutes les armes (can.-antichars, artillerie, can. d'assaut), ils restaient invulnérables. Furieux, un de mes lieutenants des canons d'assaut s'élança dans le sillon de l'un des chars — ceci se passait à quelques centaines de mètres derrière le PC rgt. — et ouvrit le feu à 30 m. dans le dos du colosse... sans résultat. Il lança alors sa pièce contre le 52 tonnes et parvint à rompre les chenilles de ce dernier, dont la tourelle, coincée, ne pouvait plus tirer que dans une direction. Auparavant, le char russe avait écrasé toute une de nos batteries et longtemps empêché mon *bat. de réserve* d'avancer. Lorsqu'il put enfin intervenir, ce dernier s'assura le succès de la journée par une attaque de flanc. Entre temps, le bat. de gauche,

à bout de munitions, avait été enfoncé. Privé de son énergique cdt. blessé et de l'adj. tué, il avait battu en retraite dans la direction de mon PC. Je me portai rapidement à sa rencontre, adressai quelques mots à la troupe et secondé par mon adj. et mon officier d'ordonnance parvins à lui faire faire demi-tour.

Repoussé avec de fortes pertes, l'ennemi chercha à percer ailleurs, non sans avoir encore lancé des cosaques contre une localité occupée par mon bat. de gauche. Ma position fut consolidée par le renfort de 3 bat., arrivé dans la nuit et qui ont été mis à ma disposition.

Un incident intéressant à signaler. D'une crête située en face de mon *bat. de gauche* surgit soudain une masse de Russes au coude à coude, qui s'avance sans tirer et agite des morceaux d'étoffe blancs et rouges. Perplexe, je me demande ce que je dois faire : ouvrir le feu sur ces hommes (auxquels Gœbbels a promis, en leur lançant par avion des pamphlets : du pain et du travail, s'ils se présentent en armes) ou les laisser avancer, au risque d'être submergés par leur masse ? Tandis que j'envoie deux officiers reconnaître, une de mes mitrailleuses vient, par son feu, me tirer d'embarras. Les Russes, bien qu'encerclés, avaient, paraît-il, l'intention de nous demander de nous rendre.

Tard dans la soirée du 28 juin, le cdt. div. m'ordonna personnellement de reprendre ma marche, cette fois-ci sur l'autostrade. Spectacle inoubliable que ces abords jonchés de chars incendiés, de canons de divers calibres détruits, de camions, d'autos, de tracteurs et de projecteurs intacts ou victimes des blindés de Guderian ou des stukas. Pas un seul avion russe ne fit son apparition. Chaque nuit cependant, nous nous installions en hérissons, constamment prêts à être alarmés. Durant la belle saison, des myriades de puces et de poux nous interdirent de cantonner.

Le chaudron de Minsk était loin d'être vidé. Les forêts, dont plusieurs servirent à la création de détachements de partisans, fourmillaient de Russes. Le 1^{er} juillet, je reçus l'ordre

de ratisser avec toutes les cp. de fusiliers, une région boisée où se trouvaient quelques villages. En un jour presque sans combat, nous ramenâmes 4500 prisonniers affamés.

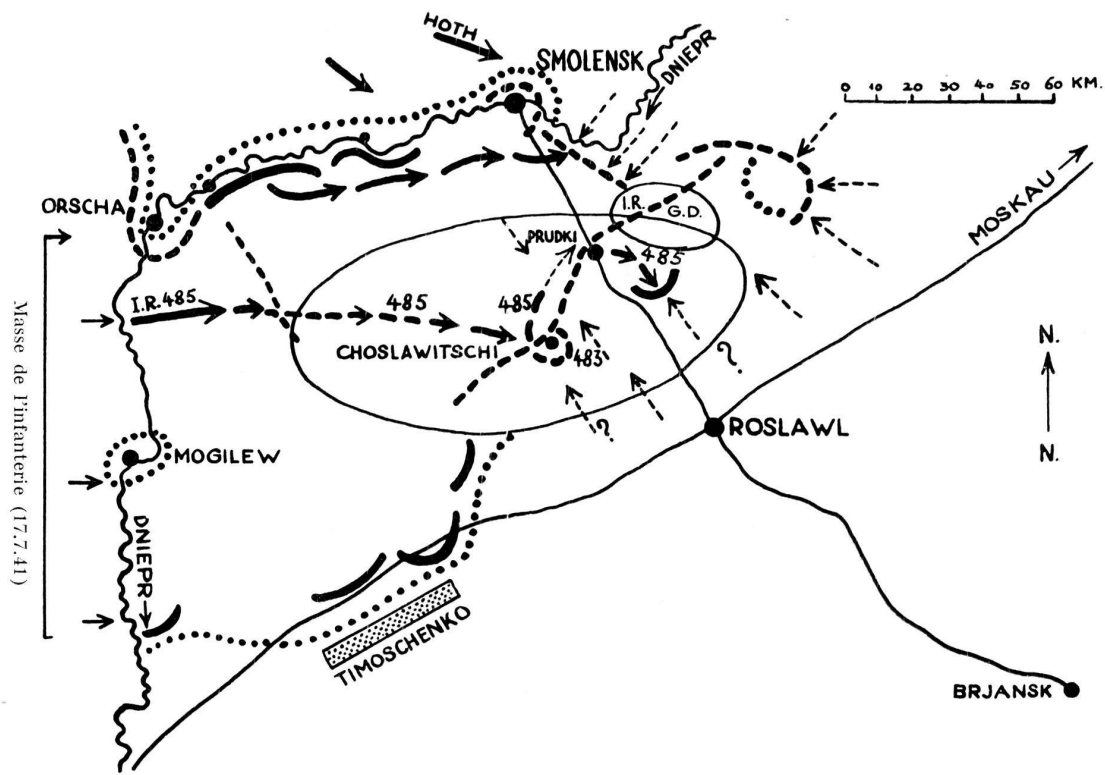
Sans bénéficier du jour de repos promis, nous dûmes cheminer soit de nuit, soit de jour pour nous rapprocher de Guderian. La Bérézina puis le Dniéper furent franchis sans combat. Peu de traces de la ligne fortifiée Staline. Seuls les 3 escadrons cyclistes du gr. reconnaissance div. durent mener de courts mais sanglants engagements.

Ceux qui proclament qu'à notre époque les distances sont supprimées, oublient que, pour un fantassin, sac au dos, 1 km. représente toujours 1300 pas.

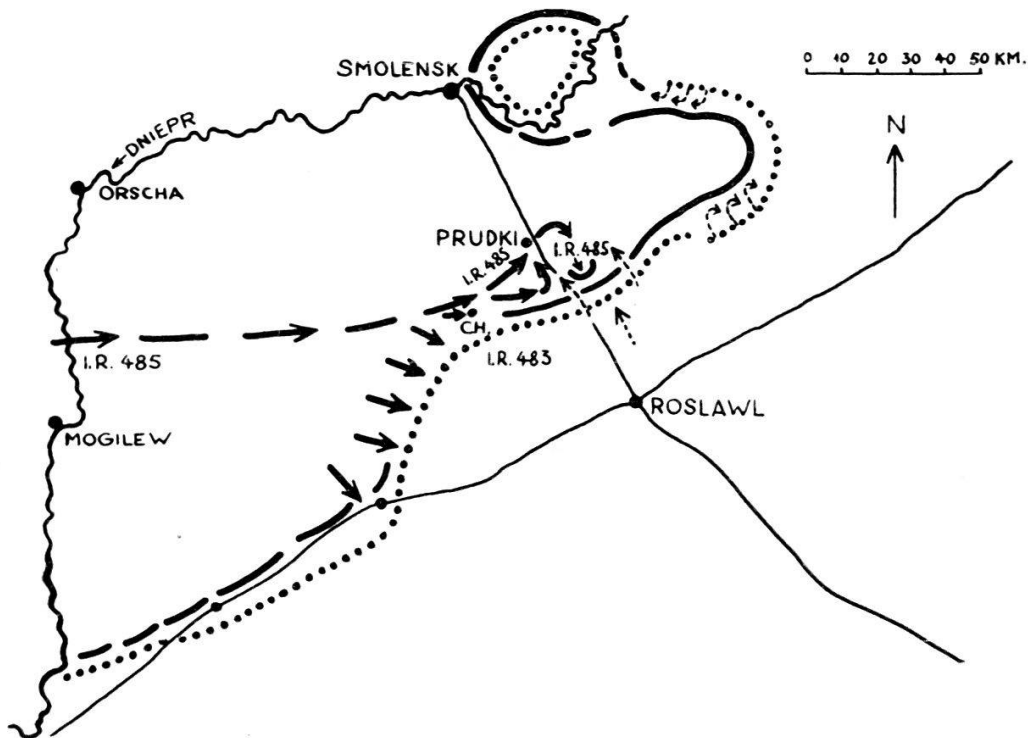
Le 24 juillet enfin, après 23 jours de marche ininterrompue, on nous laissa entrevoir une journée de repos complet pour le lendemain. Hélas ! alarmés à minuit, le rgt. se mettait en marche à 0200 pour la route Smolensk-Rosslawl, pour aller dégager une Pz. Div. et le Rgt. «Gross Deutschland» qui, à 20 km., se trouvaient encerclés de tous côtés, après avoir eux-mêmes investi des Russes.

Notre attaque frontale, dans le dos de l'ennemi, fut relativement aisée, mais il fallait élargir le passage et s'engager contre les flancs où les Russes résistaient avec acharnement, cramponnés à des villages qu'il fallut incendier. L'art. russe nous causait de graves ravages. M'étant porté en avant avec mon artilleur, nous réussîmes avec nos pièces à coiffer les btrr. adversaires. Le cdt. du bat. de tête fut grièvement blessé. Nos pertes furent lourdes, surtout parmi la cp. cycl. poussée vers le N. pour couvrir mon PC et qui perdit son seul officier.

Toutefois, à l'aube du 26 juillet, nous avions rejoint le rgt. «Gross Deutschland» en nous enfonçant en coin et combattant de trois côtés. Souvent, les arrêts m'amènèrent dans les rangs des cp. les plus avancées. Des trois rgts. de la Div., nous étions le seul à avoir réussi la percée. Parmi les 300 prisonniers que nous fîmes, se trouvaient des femmes combattantes.



Rgt. inf. 485 le 24.7.41 à Choslawitschi.



Avec des félicitations, nous reçûmes une nouvelle tâche — relever avec 2 bat. le rgt. « Gross Deutschland » (en réalité une div.) qui occupait la partie S. du chaudron.

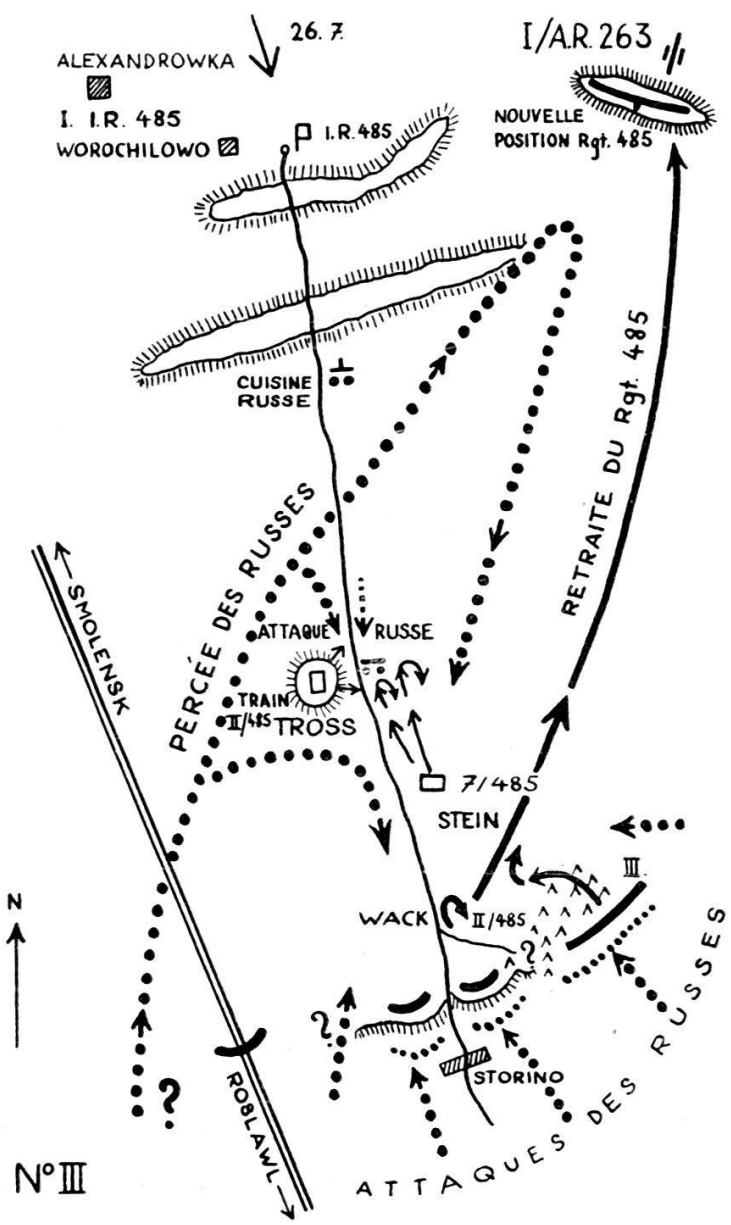
La reconnaissance, que j'entrepris aussitôt, révéla une intensité considérablement accrue de l'artillerie russe et l'impossibilité d'effectuer la relève de jour. Tandis que mes bat. y procédaient de nuit, je cherchais quelques heures de sommeil dans un trou garni de paille et recouvert par mon auto. Malheureusement, le téléphone, qui me reliait à la div. ne cessa de sonner, me privant d'un repos dont j'avais — ce que l'on semble souvent ignorer, en haut lieu — aussi besoin, si ce n'est plus, qu'un simple soldat. Et le 27 juillet, à 0330, accompagné de mon adj. et du chef de la section de renseignement, servant de guide, j'entrepris d'aller contrôler la relève. En cours de route, nous tombâmes sur une cuisine russe, dont le mousqueton de couverture passa dans ma voiture et l'attelage fut envoyé à l'arrière. Plus loin, je trouvai successive-

ment le train du 2^e bat. (Wack) sur une crête boisée — que je jugeai propice à l'emplacement futur de mon PC — la cp. de réserve et finalement le cdt. bat. qui me renseigna sur les difficultés rencontrées du fait que le rgt. « Gross Deutschland » n'avait pas attendu la relève pour s'éloigner au grand fracas de ses moteurs.

Je pensai ne quitter mon PC — où les liaisons avec 2 bat. étaient coupées, ce qui n'arrive pas fréquemment — que pour une heure et demie. Les événements en allaient décider autrement.

Contrairement à l'opinion du major Wack, qui croyait percevoir des signes de retraite chez l'ennemi, les masses d'artillerie russe, que j'avais vues en action la veille, ne m'annonçaient rien de bon. Après avoir chargé le major Wack d'établir la liaison avec le bat. de gauche et les troupes qui devaient se trouver à notre droite, je me mis en route pour mon PC. Quelle ne fut pas ma stupeur de voir, au moment où j'atteignais le train du 3^e bat. une soixantaine de Russes s'avancer en tirailleurs à 80 m. de ma voiture et venant de la direction de mon PC. Tandis que mon adj. lançait les soldats du train, armés de leur mousqueton et d'une seule mitrailleuse légère, contre cet assaillant, ma voiture me conduisit en hâte à la cp. de réserve (Stein) du 2^e bat. J'y prélevai une sct. que je conduisis au secours du train, aux prises avec une telle quantité de Russes que je donnai l'ordre d'engager toute la cp. de réserve. Dans le même moment le 2^e bat. était attaqué sur tout son front, et, peu après, l'adj. de ce bat. venait réclamer le renfort de la cp. de réserve. Comme il ne fallait pas songer à la retirer, je me décidai à gagner à pied le PC du 2^e bat. A pied n'est pas le mot, car, en butte au feu de tirailleurs russes, je dus me jeter à terre et ramper, exercice que je n'avais plus pratiqué depuis longtemps et qui m'amena au bout de 200 m. dans une dépression de terrain où je retrouvai mon fidèle chauffeur et mon adj. Parvenu au PC bat. je constatai que, bien que sérieuse, la situation n'était pas encore critique.

Les munitions disponibles avaient permis de repousser tous les assauts. En revanche, toutes les communications avec les voisins de droite et de gauche étaient coupées — chose plus grave, elles l'étaient aussi avec mon PC, avec celui de la div. et avec l'artillerie. Un rapport de la cp. Stein annonce que, pressée fortement par un adversaire pourvu de blindés



qui avaient écrasé tout le train, [elle était obligée de se replier quelque peu. Au même instant, les deux cp. du front principal font savoir qu'elles sont à bout de munitions — le major avait dû recourir à des cartouches de mitrailleuses débandées pour les ravitailler — que des infiltrations se sont produites et que leurs flancs sont débordés. De gros obus s'abattent sur le PC bat. Minutes tragiques. J'avais l'ordre de tenir jusqu'à la dernière cartouche. Dans une heure au plus tard, ce serait le cas.

Plutôt que de tomber dans les mains des Russes (qui comme me le rappelait le méd. du bat. auraient torturé leurs prisonniers blessés), il ne me restait qu'à me tirer une balle de pistolet dans la bouche. Pourquoi la div., qui entendait sûrement le bruit du combat, n'intervenait-elle pas ? J'ai su depuis que notre artillerie elle-même, prise à partie par des Russes, qui s'étaient infiltrés jusqu'à elle, ne pouvait nous aider. Un de nos avions, qui nous avait survolés, me lançait l'espoir d'un renfort. Au lieu de cela, vers 1400, je constatai que le bat. qui se mouvait derrière nous n'était autre que celui de gauche (mon troisième bat.) en retraite. Découvert à gauche, percé sur mon front, sans munitions et sans l'aide de l'artillerie, il ne me restait plus qu'à percer vers l'arrière en vue de rejoindre mes troupes.

Les causes de l'échec du 27 juillet

1. *Le rgt. « Gross Deutschland »* épuisé par de lourdes pertes, n'avait pas pu tenir tout le front qui lui avait été attribué et n'avait pas pu empêcher 2 bat. russes, accompagnés d'armes antichars et de blindés, de se glisser de nuit sur nos arrières.

Mes 2 bat. perdirent ainsi 350 hommes, une centaine rejoignirent les jours suivants. 10 jours plus tard, nous trouvâmes les cadavres horriblement mutilés des morts et des blessés que nous n'avons malheureusement pas pu transporter.

2. *Faillite complète des moyens de transmission* rendant impossible l'appui de l'artillerie. Or c'est elle qui, au cours de la retraite ultérieure arrêta les Russes et sauva la situation. De longues semaines de marche, sans combat, avaient laissé s'implanter l'idée — même à la div. — qu'on ne rencontrerait jamais les Russes en force et qu'on n'aurait jamais à les combattre. Il est incroyable que, 12 heures durant, la div. ne se préoccupa ni de nos bat., ni de mon rgt. dont elle était coupée.
3. Le 25 juillet, *le rgt. 483*, à ma droite, avait reçu une mission semblable à la mienne, sans cependant en venir à bout. Un of. EMG de la div. venu s'enquérir des causes de l'arrêt, auprès du cdt. rgt. reçut en réponse : « Trop forte résistance ennemie ». On lui donna la même raison au PC du bat. engagé en 1^{re} ligne. Arrivé à une de ses cp. au feu, il constata que celle-ci n'avait que de faibles forces devant elle et n'était aucunement gênée par le feu de l'art. russe, dirigée à ce moment-là contre mon rgt. Si du cdt. div. à ceux du rgt. et du bat. l'on était intervenu avec un peu d'énergie — et selon le principe que la place des chefs au combat est en avant — le 483 aurait pu, presque sans perte, pousser profondément dans le flanc et sur les arrières de mon adversaire, attirer sur lui une partie du feu de l'art. russe qui m'écrasait et conjurer ainsi la crise du 27. Le même jour, le cdt. rgt. 483 fut limogé.

Colonel VON LE BRET
